

Jules Vascot *ou histoire d'un peintre et de la Camargue*

L'auteur

Pierre Bendine-Boucar est né en 1968. Il est artiste-peintre. Il vit et travaille à Nîmes. Ce dernier a conçu le *Jules Vascot Project* en 1999. Rédaction d'une biographie, recherche d'éléments historiques, création d'un format (38x34 cm) et réalisation de plusieurs peintures sur bois. Ce projet est toujours actif et breveté (INPI). Il permet d'interroger le territoire du Rhône camarguais par une approche polyculturelle, via la monographie d'un artiste-peintre ayant vécu sur ce territoire avec comme point d'ancrage, le Château d'Espeyran.

Cette biographie qui est la pierre angulaire du *Jules Vascot Project*, permet au travers de cette vie imaginaire, de s'insérer au sein des coutumes et des mœurs des habitants de cette partie méridionale du territoire rhodanien. Une galerie de portraits est construite. Un processus et des images qui rendent compte d'habitudes.

Au départ, Pierre Bendine-Boucar qui vit dans le Gard, a voulu interroger la mythologie camarguaise. Qu'elle est donc la part de l'authenticité dans l'histoire de la Camargue contemporaine, dans ses symboles, sa géographie, et sa mythologie. D'où l'idée de créer un personnage extérieur qui traverserait la Camargue, en suscitant un questionnement d'époque. Un peintre atypique pour la période impressionniste, qui travaille sur un format standard anachronique, imposant l'intention sérielle.

Jules VASCOT artiste-peintre (1843-1901).

Jules Vascot face à son destin, dans le Paris apoplectique de 1871, fait le choix de l'irréversible. Le Paris d'Hausmann, le Paris qui s'insurge. « On dit même que les princes d'Orléans sont de retour » 18 Mars, Paris est libre. Jules Vascot l'est aussi. Il a vingt-huit ans et vit l'émotion pure dans l'exaltation générale. Mais tout chavire et très vite le sang coule.

Jules Vascot se revendique artiste-peintre. Il est fils de bonne famille, né au centre de Paris le 4 Septembre 1843. Dans ses rencontres qui le structurent, il croise Caillebotte et Daumier. De ce dernier, il gardera un goût marqué pour le portrait singulier. Sa série des *Trognes* en est l'incarnation, malgré son intérêt majeur pour le paysage, et ses rares grands panoramas de la Camargue rhodanienne. Vascot fréquentera intensément les salons de musique du Paris endiablé mais inquiet. Il s'y forgera une oreille et une véritable identité politique.

Maintenant il fuit la répression. Certains de ses camarades communards seront condamnés à l'expatriation en Nouvelle Calédonie, lui connaîtra l'exil en Camargue. Il devra son salut au prix d'une cavale sans retour possible à travers la France. D'abord hébergé à Fontainebleau chez un ami peintre qui lui apprendra l'engagement parallèle de Gustave Courbet, puis Montargis, Cosne-cours le long de la Loire et Nevers où il s'arrête durant l'été à l'Évêché chez un oncle avant d'être chassé en automne la peur au ventre. C'est à cette époque où il apprend les rudiments de la chasse qui deviendra une passion future, que Vascot approfondira avec son futur ami : le vicomte Louis de Dax. Il laissera quelques scènes de chasse peintes qui transcrivent son intérêt pour un de ses rares divertissements.

C'est sur la route, après Nevers, que Jules Vascot décide après une discussion avec des marins rencontrés dans la diligence, de prendre la mer vers le nouveau monde. Il se dirige alors vers l'Atlantique pour tenter de prendre un bateau à La Rochelle. Il bifurque vers Châteauroux et s'arrête à Châtellerault où il passe une nuit. Une seule, qui s'avère sauvage, où ivre, Vascot se bat avec des paysans locaux dans une auberge sur la route de Poitiers. Il pense avoir tué l'un d'entre eux. Sa peur grandit. Il change alors son itinéraire et décide de fuir vers les colonies et l'Afrique du Nord. Direction Marseille.

Sa route plonge en pleine nuit vers le massif central. Montluçon, Vichy, Ambert. Il passe une semaine à Saint-Etienne où il arrive épuisé. C'est une certaine Catherine qui le remet sur pieds à Yssingaux. Une aventure amoureuse. Mais pensant qu'elle est enceinte, il reprend sa route et sa fuite. Vascot s'arrête chez Jules Vallés au Puy en Velay où il passe l'Hiver pour souffler. Il y réalise une série de peintures, qu'il appellera *les gouaches romantiques*, dont les trois irrésistibles portraits de la dite

Catherine d'Yssingaux sont issus : un surprenant portrait aux seins nus, très « avant-gardiste » pour son époque.

Il repart toujours vers le Sud suivant le fil de sa trajectoire à travers les Cévennes et des routes qu'il pense plus discrètes : Mende, Meyrueis, Aulas, Le Vigan, Ganges et Nîmes. Sa route a été longue et particulièrement épuisante. C'est sur les bords du Rhône qu'il s'arrête, stoppé par une barrière naturelle. Il n'a pas suivi le cours du fleuve. Vascot se heurte à lui. Exténué il s'effondre et ne cherche pas à le traverser. Au départ, il considérera ce fleuve comme un élément hostile, responsable de sa fixation géographique et de l'arrêt de sa progression. Il ne rejoindra ni Marseille, ni l'Algérie. Ce n'est que sur la fin de sa vie que Vascot adoptera le Rhône, l'aimera sans compter, en peignant avec enthousiasme son environnement.

C'est un clochard quand il fait la rencontre de Félix dans une auberge de Franquevaux, au fond du désespoir. Il est perdu. Une grande solidarité née entre les deux hommes. Grâce à Félix (qui est également chasseur), il va découvrir la Camargue exotique, captivante mais aussi hostile et secrète. Une nuit de 1872, bien après Saint Gilles le long du petit Rhône, à Sylvéréal, il craque, l'envie trop violente d'avoir un toit, il défonce la porte d'un mazet et s'y installe sans autorisation. Il y restera quinze ans sans interruption, quinze ans de bohème au fil des vents.

Parce qu'il existe une corrélation directe dans ce pays entre les hommes et le milieu, il va créer une peinture très personnelle, très lointaine de ses contemporains impressionnistes.

Au début de son installation, il peint sur des matériaux de récupération débités à l'égoïne, formats oblongs et presque carrés. Il récupère des bois flottés trouvés sur les rives du Rhône. Il va jusqu'à tresser des roseaux (la sagne), qu'il enduit de plâtre ou d'argile, pour obtenir des surfaces planes à peindre.

Vascot peint ce plat pays cultivé avec presque sans homme excepté de pauvres gens, des originaux ou des pourchassés comme lui. Les grands propriétaires aristocratiques ou riches notables comme celui qui décide de le garder sur ses terres, sont traditionnellement absents du paysage.

Ainsi Paul Zanello, scientifique marseillais, professeur mais aussi grand amateur d'art va permettre à Jules Vascot de développer ses recherches et perpétuer sa

peinture. Proche de l'élite aristocratique et notamment du Félibrige, ce mécène va pouvoir, grâce à son locataire artiste, opposer aux courants uniformisant et égalisateurs de la modernité industrielle de la France du Nord, une peinture fraîche, libre et surtout d'essence camarguaise. Une revendication identitaire qui se base sur l'utilisation d'un cadre unique aux proportions étonnantes qu'il va décortiquer et présenter comme le *Format Camargue*. Une grande alchimie entre celui qui crée et celui qui soutient.

C'est Paul Zanello, ami de la famille Sabatier d'Espeyran, qui lors d'un dîner mondain organisé au Château d'Espeyran, présente Jules Vascot à la famille. Il découvre le Château. Lors de leurs nombreuses parties de chasse, son ami Félix, lui-même ami d'enfance avec l'un des gardes de la propriété, le dénommé Emile dit Milou, lui avait déjà longuement parlé de ce lieu. Comme une prémonition de rencontre. La famille l'accueille et lui ouvre ses portes. On lui donne les clés du Château afin qu'il puisse travailler à sa guise. Un atelier s'improvise. Parfois les écuries, parfois une pièce vitrée qui domine le bâtiment. Milou devient son ami. Depuis son mazet de Sylvéréal, tout en longeant les bords du Rhône, il vient souvent se ressourcer à Espeyran, surtout quand la famille Sabatier n'est pas là. Il est un peu chez lui. On l'héberge dans une chambre du haut, qui deviendra plus tard la chambre d'André Chamsson, que ce dernier choisira en hommage au passage de Vascot. Une de ses humbles chemises de nuit est encore présente. De nombreuses traces du passage de Jules Vascot au Château d'Espeyran sont toujours visibles. Notamment des œuvres (surtout des esquisses préparatoires) que la famille Sabatier avait acquises. Jules Vascot est également à l'origine du cabinet de curiosités archéologiques présent au Château d'Espeyran. Grâce aux tubes de peinture, le peintre sort de son atelier pour réaliser des *portraits rhodaniens*. Il improvise une tente de travail afin de lutter contre les moustiques et la chaleur. En creusant pour enfoncer des piquets de soutien, il découvre des vestiges gallo-romains. Vascot finit par persuader la famille Sabatier de consacrer un espace à ses résidus historiques. Jules Vascot semble heureux. Il s'équilibre. D'autant que d'énormes efforts ont été produits pour assainir le « Delta » : déboisement, assèchement, endiguement du Rhône, empierrement des routes et même la Digue à la mer. Mais en 1875, alors

qu'ailleurs on joue Carmen de Bizet, c'est les premières crises de paludisme dont il réchappe grâce au quinquina administré par son soutien moral : le curé Paulin.

Décomplexé Vascot retourne à Paris entre 1885 et 1887. Pour remonter à la capitale, il décide de remonter le Rhône. « Son fleuve buttoir », comme il le nomme. Route plus pratique que celle empruntée pour sa descente infernale, il réalise alors avec cette remontée un parcours initiatique. Il veut sentir, respirer et boire l'eau de cet élément qui l'envoûte. Il est l'un des siens. Il poursuivra même jusqu'à sa source afin de voir l'amont de la *chose* et de ses légendes. Mais à Paris, il ne connaîtra que ruines et marginalisation. Ses proches, famille et amis, après quinze années d'absence ne pourront pas le retenir. Vascot se sent désormais camarguais. Il s'ennuie et ne reviendra plus jamais dans cette ville grise et impersonnelle.

Il retourne vers son pays d'accueil : Espeyran, Sylvérial et son abbaye cistercienne, qui fut habitée bien avant lui dès le douzième siècle par ces moines « défricheurs » et saliniers. Jules Vascot s'inscrit dans cette espérance perpétuelle et apporte sa pierre exogène à l'histoire qui modèle le territoire. Il retrouve ses amis, Félix, Milou, le curé Paulin, avec qui il partage des soirées de ripailles à manger du taureau et du flamand rose.

Jules Vascot a des amies comme toujours en Arles, à Beaucaire ou à Aigues Mortes, à Port Saint Louis ou au lieu dit des Saintes Maries de la mer. Il oubliera Catherine. Cette Catherine « de la route ». Une d'entre elles, rencontrée lors d'une ferrade à la manade Yonnet, viendra habiter un temps avec lui sur ce bourrelet alluvial du petit Rhône, lieu de plénitude mais ils n'auront pas d'enfant.

Il continue à peindre la Camargue et le Rhône, et ses gens qui les habitent. Ces gens qui s'obstinent dans ce climat à l'écart du monde sans communauté, sans société, dans cet espace contradictoire d'eaux salées et d'eaux douces. Zanello lui rend visite régulièrement, lui donne de l'argent, le soutient moralement, même si sur la fin de la vie du peintre, les deux hommes se rencontrent beaucoup moins. Le professeur marseillais va se concentrer à décortiquer les dimensions (38x34 cm) du *Format Camargue*, pour en démontrer les propriétés géométriques dans la lignée des divines proportions et des nombres irrationnels afin de lui trouver une justification contextuelle. Ce format « portrait » sera porté par Zanello, défendu et breveté. Le

critique artistique de l'époque Jean Rocheblave, citera le *Format Camargue* comme « le canon des tronches », celui qui se tient toujours debout.

Vascot quant à lui, décide de travailler dans les terres avec son chevalet de campagne, vers le nouvel engouement que représente la viticulture irriguée. Un désir physique stimulé par les fièvres intermittentes qui l'affaiblissent. Un soir de grand vent, le 13 Octobre 1901, victime de l'Anophèle camarguais, il succombe à une nouvelle crise de paludisme. 1901, l'année des associations, l'année où l'Art devient nouveau.

Selon sa volonté, Jules Vascot est enterré à la fosse commune, laissant à la mémoire collective de rares évocations écrites et finalement très peu d'œuvres : essentiellement celles qui survécurent aux caprices du fleuve (Zanello tombé malade après le décès de Vascot n'eut le temps de récupérer totalement la production du peintre), les portraits réalisés sur *Format Camargue* (38x34 cm) que Zanello lui avait achetés, ainsi que les tableaux conservés au Château d'Espeyran. On peut retenir son regard sur la Camargue et le Rhône, témoignant d'un amour immense pour le pays et les individus, retraçant ainsi une vertu d'accueil synonyme d'inspiration lumineuse.